

abritaient leur bétail quand la neige couvrait les prés. (Lamart.)

La, souvent, vers midi, vient s'asseoir le bœuvier.

PONSARD.

Le bœuf sort de l'étable et vient tendre la tête Au joug accoutumé que le bœuvier apprête.

A. BARBIER.

... Je voudrais du moins qu'une duchesse en France Sût valser aussi bien qu'un bœuvier allemand.

A. DE MUSSET.

C'est donc toi, criait-il, fier bœuvier des montagnes, Aux rives du Léman si terrible autrefois!

MASSON.

C'est l'aiguillon saignant, qui, planté dans la peau, Fait contre le bœuvier regimber le taureau; Il détourne à la fin son front stupide et morne, Et frappe le tyran au ventre avec sa corne.

LAMARTINE.

— Par ext. Personne grossière, ignorante, maladroite : *C'est un homme sans éducation, un véritable BOUVIER. Mais voyez cette maladroite, cette BOUVIÈRE, cette butorde!* (Mol.)

— Adjectiv. *Une charrette bouvière*, Charrette traînée par des bœufs.

— s. m. Astr. Constellation boréale, voisine du pôle nord, qui, dans le catalogue de Flamsteed, compte cinquante-trois étoiles, dont la plus brillante est *Arcturus* :

... Le Bœuvier, au milieu de sa course, Roulaient obliquement le char pesant de l'Ourse.

DE FONTANES.

— Didact. Ouvrage qui traite de la manière de soigner les bœufs.

— Ornith. Nom vulgaire du gobe-mouches et de plusieurs bergeronnettes, parce que ces oiseaux suivent le laboureur pour se nourrir des vers que la charrue met à nu.

BOUVIER (Gilles LE), dit *Berry*, chroniqueur français, né à Bourges vers 1386. Il fut premier héraut d'armes de Charles VII. On lui doit une *Chronique et histoire de Charles VII depuis 1402 jusqu'en 1455*, et une *Description de la France*, que le P. LeLONG a insérée dans l'*Abbrégé royal de l'histoire chronologique*.

BOUVIER (André-Marie-Joseph), médecin et agronome français, né à Dôle en 1746, mort en 1827. Sous l'Empire, il fut médecin de Madame Mère; sous la Restauration, il fut nommé médecin consultant de la maison de Saint-Denis, et médecin honoraire du Gard-Meuble. Il se retira ensuite à Vaugirard, où il s'occupa d'expériences agronomiques. On lui doit : *Expériences et observations sur la culture et l'usage de la spergule* (1798); *De l'éducation des dindons* (1798); *Quelques notions sur la race des bœufs sans cornes* (1799); *Mémoire sur cette question : Est-il vrai que le médecin puisse rester étranger à toutes les sciences et à tous les arts qui n'ont pas pour but d'éclairer la pratique?* (1807).

BOUVIER (Claude-Pierre), magistrat français, né à Dôle en 1759. Après avoir rempli sous la Révolution d'honorables fonctions toutes gratuites, il fut nommé maire de Dôle, puis membre du Corps législatif, et procureur impérial à la cour de Besançon. Destitué en 1816 pour l'opposition énergique qu'il avait faite au parti ultraroyaliste, il fut nommé aux mêmes fonctions près la cour de Limoges en 1818; mais il ne conserva pas longtemps ce nouveau poste, et rentra dans la vie privée.

BOUVIER (Jean-Baptiste), prélat français, né à Saint-Charles-la-Forêt (Mayenne) en 1783. Il fut nommé évêque du Mans en 1834. On lui doit un grand nombre d'ouvrages qui ont été adoptés dans beaucoup de séminaires, et qui ont donné une forte impulsion aux études ecclésiastiques. Nous citerons : *Institutiones theologicae; Institutiones philosophicae; Cours de philosophie; Traité des indulgences, des confréries et du jubilé* (1826); *Histoire abrégée de la philosophie* (1841, 2 vol.); *Précis historique et canonique sur les jugements ecclésiastiques* (1852), etc.

BOUVIER (Sauveur-Henri-Victor), médecin français, né à Paris en 1799. Il est membre de l'Académie de médecine et médecin en chef de l'hôpital des Enfants. Il a dirigé longtemps un établissement orthopédique pour le redressement des courbures de la colonne vertébrale au moyen de lits mécaniques. Ses procédés, vivement attaqués par ses confrères, lui valurent, en 1837, un prix de 6,000 fr. de l'Académie des sciences. On lui doit, entre autres écrits : *Étiologie des difformités en général et des déviations de l'épine en particulier; Mémoire sur la cause et le traitement du pied bot; la Surdi-mutité* (1852); *Leçons cliniques sur les maladies chroniques de l'appareil locomoteur* (1858), etc.

BOUVIER-DUMOLARD (le chevalier), administrateur français, né à Sarreguemines en 1781. Attaché à la sous-préfecture de Sarrebruck, il fut remarqué par l'empereur dans une de ses tournées, et devint auditeur au conseil d'État. En 1805, il obtint l'intendance de la Carinthie, de la Saxe, des principautés de Cobourg et de Schwartzbourg. En 1810, il fut appelé à la préfecture du Finistère, et, deux ans plus tard, à celle de Tarn-et-Garonne. Beauchamp l'ayant accusé d'avoir, par sa faute, rendu nécessaire le combat livré par le maréchal Soult sous les murs de Toulouse, Bouvier-Dumolard l'attaqua en diffamation, et gagna sa cause en la plaçant lui-même. Exilé en 1815, il obtint ensuite la permission de rentrer en France.

BOUVIÈRE s. f. (bou-viè-re). Ichthyol.

Très-petite espèce de cyprin, des eaux courantes d'Europe, appelée aussi *PEREUSE*.

— **Encycl.** Les caractères de la *bouvière* sont : transparence dans presque toutes ses parties, robe parée de couleurs magnifiques; dos et tête vert jaune, opercule nuancé de noir, flancs blancs, roses et irisés d'une belle couleur aurore; ventre d'un blanc éclatant, yeux rouges.

La *bouvière* vit dans les eaux pures et courantes du nord, ou dans les grands étangs traversés de rivières; sa chair n'est pas mangeable, par suite de son amertume. Ce petit poisson ne se prend pas à la ligne, mais il entre volontiers dans les nasses et autres filets dormants. C'est la meilleure amorce vive que l'on puisse trouver, de novembre à février, pour pêcher la perche et le brochet dans les étangs, les ruisseaux et les endroits où la chaleur de l'eau vive permet à ces poissons voraces de ne pas se retirer et s'engourdir dans les trous et les crevasses.

BOUVILLE (marquis DE), homme politique français, né vers 1760, mort en 1833. Il était conseiller au parlement de Rouen en 1789, et il fut envoyé aux états généraux comme député de la noblesse. Il joua un rôle important dans les discussions de la chambre des députés depuis 1815 jusqu'en 1827. Il appartenait au parti royaliste, mais il montra quelquefois des vues sagement libérales, et on ne put jamais l'accuser d'un dévouement aveugle.

BOUVILLON s. m. (bou-vi-lon, 11 mll. — dim. de *bœuf*). Jeune bœuf.

BOUVINES, village de France (Nord), arrondissement de Lille, sur la Marque; 579 hab. Céréales, betteraves, graines oléagineuses. Ce village est célèbre par la victoire remportée en 1214 par Philippe-Auguste sur l'empereur Othon IV, le comte de Flandre et leurs alliés. Un monument a été élevé à Bouvines, en 1863, pour rappeler cette victoire. En 1340, Philippe de Valois y mit en déroute 10,000 Anglais.

BOUVINES (BATAILLE DE), une de nos grandes batailles nationales, celle qui contribua le plus, peut-être, à l'unité et à l'affranchissement de la France, sans cesse menacés par les institutions féodales et les ambitions étrangères. L'invasion de la Flandre par Philippe-Auguste avait jeté au sein de ces contrées belliqueuses un sourd ferment de haine, dont l'explosion ne devait pas se faire attendre. Depuis l'Escaut jusqu'au Rhin et à la Moselle, les hauts barons avaient vu, avec une inquiétude mêlée de colère, le roi de France tourner son activité vers le Nord, et ils semblaient s'alarmer sérieusement des vastes desseins que la renommée prêtait à Philippe, pour reconstituer à son profit l'immense empire de Charlemagne. Accoutumés à une indépendance presque complète sous la suzeraineté des empereurs d'Allemagne, ils se voyaient avec effroi sur le point d'être forcés à renouer liens antiques liens avec la France royale. Une formidable ligue s'organisa donc contre Philippe-Auguste. Les comtes de Boulogne et de Salisbury parcoururent les deux Lorraines et les bords du Rhin, échauffant les sentiments populaires et excitant les barons à prendre les armes. Renaud de Boulogne, encore plus redoutable par la vivacité et l'étendue de son esprit que par sa bravoure, devint l'âme de la coalition, et se rendit en Allemagne auprès de l'empereur Othon, que son rival Frédéric, allié de Philippe, avait presque réduit à la possession de ses domaines héréditaires de Saxe et de Brunswick. Othon fut facile à persuader; il leva une armée et se rendit à Bruges, au commencement de 1214. C'est dans cette ville que furent arrêtées, au sein d'un parlement présidé par l'empereur, les dispositions de la campagne qui allait s'ouvrir contre la France. Là se trouvèrent réunis le comte de Salisbury, représentant le roi d'Angleterre; Renaud de Boulogne; Ferrand de Portugal, comte de Flandre et de Hainaut; le duc de Limbourg; les comtes de Hollande, de Namur; une foule de grands barons, et jusqu'aux ducs de Brabant et de Lorraine, qui renonçaient à leur alliance avec Philippe pour s'attacher à la ligue. Il fut résolu que l'armée belge et teutonienne, conduite par Othon, pénétrerait en France par la Flandre et le Hainaut, tandis que Jean sans Terre porterait de son côté la guerre dans le Poitou. La chevalerie belge et lorraine était remplie d'enthousiasme; elle ne voulait rien moins que « conquérir » le royaume de Philippe. Sa surexcitation avait même pénétré un nouvel aliment dans cette prophétie d'un magicien : « On combattrait; le roi sera renversé en la bataille et foulé aux pieds des chevaux, et pourtant n'aura pas sépulture, et Ferrand sera regu à Paris en grande procession après la bataille. » La prédiction devait se réaliser, mais à la manière des oracles anciens, qui se retournaient parfois si cruellement contre ceux qui les avaient invoqués.

Philippe envisagea froidement le péril, sans se le dissimuler, mais sans le craindre. Quoiqu'il eût été devancé par Jean sans Terre, qui avait débarqué à La Rochelle en février, il déploya tant d'énergie et d'activité qu'il sut rassurer ses amis, décider les incertains et intimider les malveillants. Il envoya son fils Louis contre le roi d'Angleterre, qui essuya la déroute la plus complète, perdit ses

bagages et ses munitions, et s'enfuit honteusement pour ne plus reparaitre sur le théâtre de la guerre. Philippe s'était porté dans le Nord, où la lutte allait revêtir un aspect bien autrement terrible. Après avoir convoqué tous ses feudataires et toutes ses communes, qui s'ébranlaient en masse au son du tocsin pour repousser l'invasion, il marcha sur Péronne, rendez-vous général assigné à la chevalerie et aux milices françaises. Othon avait concentré son armée autour de Valenciennes, sur les terres du comte de Ferrand. « Là, dit M. Henri Martin, vinrent successivement les lourds gens d'armes de la Saxe et du Brunswick, les communes de Flandre et de Brabant, avec leurs épais bataillons hérissés de piques, la chevalerie des deux Lorraines, la pauvre et guerrière noblesse de la Hollande et des provinces du Rhin, avide de piller le plantureux pays de France, et les routiers endurcis aux armes que conduisaient Hugues de Boves, et les chevaliers et archers anglais débarqués avec le comte de Salisbury. » Tous ces princes se croyaient tellement sûrs de la victoire, qu'ils se partageaient déjà les dépouilles du royaume. Philippe n'attendit pas ses ennemis; il partit de Péronne le 23 juillet (1214), tandis que, de son côté, Othon levait son camp de Valenciennes et s'avancait jusque près de Tournai. Le roi voulait prendre l'offensive; mais, sur l'avis de ses capitaines, il revint en arrière pour entrer par un autre point dans le Hainaut. Une partie de son armée avait déjà franchi le petit pont de Bouvines, qui traverse la rivière de Marque, affluent de la Lys, entre le lieu dit Sanghin et la ville de Cisoing, lorsque l'évêque de Senlis, qui était parti en reconnaissance à la tête de trois mille cavaliers, accourut à toute bride l'avertir que l'ennemi arrivait sur ses pas. Philippe se reposait alors, tout désarmé, à l'ombrage d'un chêne. « Le roi, dit une chronique, après une brève oraison à Notre-Seigneur, se fit armer hâtivement, saillit sur son destrier en aussi grande liesse (joie) que s'il dût aller à une noce ou à une fête, et lors commença-t-on à crier parmi les champs : Aux armes, barons, aux armes! Trompes et buccines (clairons) commencèrent à bondir, et les batailles à retourner qui avaient déjà passé le pont, et fut rappelée l'oriflamme de saint Denis, que l'on a coutume de porter par-devant toutes les autres au front de la bataille; mais, comme elle tardait, on ne l'attendit pas. » Philippe comptait environ 75,000 hommes, Othon plus de 100,000, quelques historiens disent même 200,000; mais ce dernier chiffre est sans doute exagéré. L'empereur déploya son armée sur deux rangs, de manière que ses soldats eussent devant les yeux la lueur du soleil, brûlant dans cette saison; le roi de France rangea ses chevaliers sur une ligne à peu près égale à celle du corps de bataille ennemi, ayant auprès de lui Guillaume des Barres, un des plus intrépides chevaliers de son temps, et beaucoup d'autres vaillants hommes « pour son corps garder, » car il allait payer rudement de sa personne. A la droite se tenaient Eudes, duc de Bourgogne; le vicomte de Melun et l'évêque de Senlis; la gauche était commandée par les comtes de Dreux et de Ponthieu. En face, on apercevait Othon; il avait adopté, pour étendard impérial, un aigle de bronze doré, tenant dans ses serres un dragon qui tournait vers les Français sa gueule béante. Quand on fut près d'en venir aux mains, Philippe réunit autour de lui ses barons, et, sachant que quelques-uns parmi eux avaient donné des signes de mécontentement, il fit apporter la grande coupe d'or pleine de vin, y trempa un morceau de pain qu'il mangea, puis la présenta aux barons en disant : « Que ceux qui veulent vivre ou mourir avec moi en fassent autant. » Tous se précipitèrent; en un clin d'œil la coupe fut vide. « Le roi, dit la *Chronique de Reims*, moult liés (très-réjoui), leur dit : « Seigneurs, vous êtes tous mes hommes, et je suis votre sire... » et vous ai moult aimés, et ne vous fis onc « tort ni déraison, ains (mais) v'ous ai toujours « menés par droit. Pour ce, si prie à vous tous « que vous gardiez hui (aujourd'hui) mon corps « et mon honneur et le vôtre. Et, si vous voyez « que la couronne soit mieux employée en l'un « de vous qu'en moi, je m'y octroie volontiers « et le veux de bon cœur. » Quand les barons l'ouïrent parler, si commencèrent à pleurer de pitié et lui dirent : « Sire, pour Dieu merci, nous ne voulons roi sinon vous! Or, chevauchez hardiment contre vos ennemis, et nous sommes tous appareillés (prêts) de mourir avec vous! »

Il y a loin de cette scène si simple, si digne et si touchante, de mœurs si éminemment françaises et chevaleresques, au récit emphatique de l'abbé Velli, qui représente Philippe-Auguste déposant une couronne d'or sur l'autel où l'on célébrait la messe pour l'armée, et proposant aux soldats de décerner cette couronne à celui qu'ils jugeraient plus digne que lui de la porter. Comme si une pareille cérémonie était vraisemblable, dans un moment où l'armée française venait d'être surprise!

Quand le roi eut achevé, ses chevaliers et ses soldats lui demandèrent sa bénédiction; élevant alors les mains, il pria Dieu de les bénir tous; huit trompettes sonnèrent!...

Ce furent des cavaliers soissonnais qui eurent la gloire d'engager la grande bataille; repoussés et démontés par les rudes chevaliers flamands, ils revinrent à la charge avec la

chevalerie bourguignonne et champenoise, accourue à leur secours; en un instant, la droite des Français fut aux prises avec la gauche des coalisés; les rangs se rompirent, puis hommes et chevaux se confondirent dans un effroyable tourbillon, où les éclairs jaillissaient de toutes parts du choc des épées, où retentissait le bruit terrible des masses d'armes s'abattant avec fracas sur les casques et les cuirasses. Le duc de Bourgogne eut son cheval tué sous lui; Gauthier de Châtillon, comte de Saint-Pol, accomplit d'incroyables prodiges de valeur. Se sachant en butte aux soupçons du roi, il avait déclaré : « qu'on verrait bien en ce jour qui serait traître. » Assailli de tous côtés par les ennemis, tandis que la solidité de son armure le rendait invulnérable à leurs coups, il faisait un vide sanglant autour de lui. Après trois heures de lutte et de carnage, tout le poids de la bataille tomba sur le comte de Flandre et les siens : Ferrand, abattu à terre, couvert de sang et de blessures, enveloppé de toutes parts, fut forcé de se rendre avec un grand nombre de ses chevaliers, après avoir combattu comme un lion. Tandis que la lutte revêtait ce caractère d'acharnement, les communes, qui se trouvaient déjà au delà du pont de Bouvines au commencement de l'action, étaient revenues sur leurs pas. Celles de Corbie, d'Amiens, d'Arras, de Beauvais et de Compiègne accouraient avec l'oriflamme, et, dépassant toute la chevalerie, se plaçaient hardiment entre le roi et Othon. La mêlée devint affreuse : la gendarmerie teutonienne chargea avec fureur ces troupes encore inexpérimentées et les rompit, mais sans parvenir à leur faire lâcher pied. Elle arriva néanmoins jusqu'à l'escadron du roi, où combattait Guillaume des Barres et tous les peux. Ceux-ci se précipitèrent devant Philippe, pour lui faire un rempart de leurs corps; mais, pendant qu'ils arrêtaient Othon et ses chevaliers, des Allemands arrivèrent jusqu'au roi, le cornèrent et le jetèrent à bas de son cheval avec des lances et des crocs de fer; ils l'eussent tué infailliblement sans l'excellence de son armure. A l'appel de quelques chevaliers restés auprès de sa personne, au signal de Godes de Montigny, qui élevait et abaissait rapidement l'oriflamme pour implorer du secours, les gens des communes revinrent, semblables à des vagues impétueuses. Le sire des Barres tenait Othon par son heaume et de martelait de sa masse d'armes, lorsque les cris : « Aux Barres! aux Barres! Secours au roi! » lui firent lâcher sa proie. Il accourut, « faisant si grande place à l'entour que l'on y pouvait mener un char à quatre roues, tant il éparpillait et abattait des gens devant lui. » Une effroyable mêlée s'engagea de nouveau entre les chevaliers du roi et ceux de l'empereur, « avec grand abatis d'hommes et de chevaux. » Un intrépide baron de l'armée française assaillit Othon et le frappa de son épée à la poitrine; la cuirasse ayant fait glisser l'arme, il redoublait; mais son glaive atteignit à la tête le cheval de l'empereur. L'animal, blessé à mort, mais devenu furieux, emporta son maître avec la rapidité de l'éclair, et l'arracha au danger. Othon ne reparut point sur le champ de bataille, « ne pouvant plus, dit le chroniqueur, endurer la vertu des chevaliers de France. » Bientôt le centre de l'armée ennemie se débâta tout entier, et les plus vaillants chevaliers furent forcés de rendre leur épée; les ducs de Brabant et de Limbourg, ainsi que le chef des routiers, se débâtèrent au même sort par une fuite rapide. Le char qui portait l'étendard impérial fut mis en pièces, le dragon brisé, et l'aigle d'or fut déposé, tout mutilé, aux pieds de Philippe.

A l'aile droite, le combat se prolongeait avec un horrible acharnement. Renaud de Boulogne, avec les Anglais et les routiers du Brabant, soutint longtemps encore l'effort des vainqueurs. « Il bataillait si durement, que nul ne le pouvoit vaincre ni surmonter. » De leur côté, les Anglais avaient d'abord fait reculer les gens de Dreux, du Perche, du Ponthieu et du Vimeux; à ce spectacle, le bouillant évêque de Beauvais, frère du comte de Dreux, se précipita au plus fort de la mêlée. De peur de transgresser les canons qui défendaient aux clercs de verser le sang, le bel-liqueux prélat brandissait une masse d'armes au lieu d'épée; il se contentait d'assommer les ennemis, au lieu de les pourfendre. D'un seul coup de cette redoutable masse d'armes il terrassa le comte de Salisbury, général des Anglais, puis une foule d'autres, recommandant à ses compagnons de dire que c'étaient eux qui avaient fait « ce grand abatis, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir commis une œuvre illicite pour un prêtre. » Les Anglais s'enfuirent en désordre. Quant à Renaud de Boulogne, il continua à combattre avec le courage du désespoir. Avant la bataille, Othon, le comte de Flandre et Renaud avaient juré de ne diriger leurs efforts que contre la personne du roi; seul, le comte de Boulogne était arrivé jusqu'à Philippe; il eut horreur, dit-on, de porter la main sur son souverain légitime, et il s'élança contre la gauche des Français. Protégé par une troupe de soldats formés en un double cercle hérissé de longues piques, c'est du milieu de cette citadelle vivante qu'il se précipitait pour promener le ravage et la mort dans les rangs français; c'est là qu'il cherchait un refuge lorsqu'il se sentait pressé trop vivement par la cavalerie, qui se brisait alors contre un rempart de fer. Philippe lança